



CONCOURS CENTRALE-SUPÉLEC

Rédaction

MP, PC, PSI

2021

4 heures

Calculatrice interdite

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

1. Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

I Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Quiconque a vécu l'imminence de la mort a fait l'expérience de cette ultimité. Sur le point d'en finir avec la vie, il en avait fini avec l'attente. Comme s'il voyait alors ce qui avait été sa vie sous une toute neuve lumière, il sentait en avoir perdu tout ce qu'il n'en avait pas donné. Il sentait aussi que ce don de soi eût seulement consisté à laisser se diffuser à travers soi, à communiquer cette énergie expansive qui est l'élan même de la vie. En s'enfermant dans l'ordre cadastral de la représentation, il avait contenu cette force. Il avait prétendu la diriger, la canaliser, l'endiguer, l'utiliser, se l'approprier. Il l'avait détournée.

Car telle est la constante leçon de la métaphysique indéfiniment recueillie par tous les moralistes : « Tout vient de principes ou de causes qui créent en se donnant », de sorte que « ce principe créateur se répand, comme une source qui s'épanche, dans toutes les parties de l'ensemble ». Aussi n'y a-t-il d'effort qui n'exprime cette expansivité de la vie, ni d'activité que n'inspire cette générosité originaire. Parce que « l'essence même de l'être est de se communiquer et de ne se compléter qu'en se donnant », montre Ravaisson, chacun a son être hors de soi, chaque vie *tend* à se reproduire, la pensée *tend* à se répandre en idées, et « tout ce qui agit a de plus cette propriété de *tendre* naturellement à se communiquer ». Aussi la Grèce n'eût-elle pas inventé le culte des héros si elle ne s'était sentie inspirée, animée, et comme soulevée par leur exemple. C'est le désir de leur ressembler qui les rendait exemplaires, et c'est la contagion de leur vitalité et de leur générosité qui éveillait ce désir. Par leur abnégation, par leur désintéressement, leur énergie et leur compassion, ils communiquaient donc à tous cette originaire impulsion à se communiquer, à se diffuser, à se propager, qui est le principe même de la vie.

Leopardi¹ en consigne le fait constamment observable : « Jusqu'à la vieillesse, le grand désir de l'homme,

le grand mobile de ses actes, de ses paroles, de ses regards, est de communiquer un peu de lui-même à ceux qui le voient vivre ou qui l'écoutent. » Vivre, c'est s'excéder, se transfuser. C'est déborder de soi. Leopardi vérifie le théorème par sa réciproque : de même que le moi s'accomplit d'autant plus qu'il se répand et se diffuse davantage, de même lui semble-t-il exister d'autant moins qu'il cesse de se transfuser et d'inspirer les autres. La mélancolie des vieillards, explique-t-il, n'a pas d'autre cause que cette rétraction de leur vie dans la coquille de leur ego. Résumés en eux-mêmes, c'est leur être même qu'ils éprouvent alors comme une privation.

La mélancolie d'Amiel² est fort semblable, en ce sens, à celle des vieillards. Sa susceptibilité le rend défiant. Sa défiance l'isole. Sa solitude le retranche ; et en l'empêchant de se répandre, de se diffuser, de se communiquer, ce retranchement lui fait sentir le dessèchement et le dépérissement de son propre moi. En même temps qu'elle le protège, sa solitude le détruit. Aussi sent-il sa vie lui échapper parce qu'elle ne sert à personne ; et sans cesse il s'exhorte à la régénérer par toutes les formes d'abnégation et de générosité dont il pourrait trouver l'occasion. [...]

Comme c'est sa solitude qui la révèle à Amiel, cette intuition saisit également tous ceux qu'un grave accident ou une longue maladie ont retirés de la société. Tout entiers résumés en l'unique effort de durer, ils ont alors découvert la toute simple existence de leur moi soustraite à toute image et à toute forme de représentation. En cette pauvreté essentielle qui est celle de la vie se débattant contre la mort, ils se rappelaient cet ordre ancien de la représentation et s'étonnaient d'avoir laissé subjugué leur existence par ce système d'illusions. Comme après un songe, ils découvraient tout ce à quoi ils s'étaient naguère identifiés aussi extérieur à eux, aussi inessentiel et insignifiant que ces

anciens vêtements dont ils étaient naguère parés, et qu'ils avaient abandonnés. Disons-le donc d'un mot : toute forme d'apparence ne leur paraît plus qu'une assez vaine parure. Ainsi dévêtus de toute identification sociale, de toute situation, de tout rôle, de toute fonction, et même de toute relation à autrui, l'accaparant souci que nous avons pu prendre de nous-mêmes nous apparaît soudain comme une sorte de mirage.

L'imminence de la mort nous révèle ainsi avec une fulgurante évidence que nous avons perdu notre vie à vouloir la sauver. Sur le point de nous résorber et de nous effacer en elle, la vie nous montre alors que c'est l'unique souci de notre image qui faisait notre solitude, que c'est la passion de notre moi qui inspirait ce souci, et que ce moi n'était guère plus que l'obsession d'un fantasme. À cet instant, où nous appartenons encore à l'ordre de la vie mais où nous n'appartenons plus à celui de la représentation, nous nous sentons aussi soudainement délivrés de tout ce qui nous oppressait que détachés de nous-mêmes. Blessé à Austerlitz, le prince André en avait eu l'éblouissant pressentiment en voyant l'immuable sérénité du monde continuer de s'accomplir par-dessus le vain tumulte des combats et la furie des passions. En découvrant quel abîme sépare cette plénitude de l'absolu qui est le constant horizon de notre conscience et les lancinantes futilités dont nos

vies ordinairement s'obsèdent, tous sentent comme lui soudain céder la clôture de leur ego. Au lieu qu'ils se représentaient l'éternité de l'infini comme ce lointain absolu dont le monde les sépare, c'est la vie substantielle qu'ils sentent s'accomplir à travers eux. À cette vastitude de la vie infinie ils se reconnaissent alors substantiellement unis. Rien qu'une illusion la leur avait dissimulée et les avait enfermés dans leur moi comme dans une citadelle : inhérente à la structure de la représentation, l'identification de leur existence à leur ego, et de leur ego à la solitude de leur subjectivité. Par rapport à la vie universelle et à tous nos semblables, c'est l'unique souci de notre image qui avait fait notre solitude, comme c'est la passion de ce moi qui inspirait ce souci.

C'est donc uniquement la représentation qui, en séparant toutes choses pour les objectiver, nous avait subrepticement désunis de tous les autres et assignés à notre solitude. Comme par une sorte de tragique dérision, c'est pourtant le désir d'exister pour eux qui nous avait incités, comme l'avait remarqué Adam Smith, à nous distinguer, à nous faire remarquer, et à devenir objet de représentation pour devenir l'objet de leur considération. Mais loin de nous unir à eux, cette image que nous nous préoccupions de devenir pour eux nous en a irrémédiablement désunis.

Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*, Paris, PUF, 2003, p. 207–213.

II Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

« Vivre, c'est s'excéder, se transfuser. C'est déborder de soi. »

Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux trois œuvres au programme.

• • • FIN • • •

¹ Giacomo Leopardi (1798–1837), grand poète italien, également philosophe et moraliste.

² Henri-Frédéric Amiel (1821–1881), écrivain suisse surtout connu pour son journal intime.